

en Irlande, M. Southwell, qui est catholique, s'est vu par des embarras d'affaires, obligé de mettre en vente ses propriétés qui ont été achetées aux enchères par un protestant, M. Hamilton.

M. Southwell était du petit nombre des propriétaires populaires en Irlande ; ses fermiers, ses tenanciers et les autres gens du pays se sont émus à l'idée de voir leur maître remplacé par un autre propriétaire, et surtout par un protestant. Il a été décidé qu'une souscription serait ouverte pour racheter ses biens et les lui rendre. Des lettres anonymes et des placards ont signifié à M. Hamilton qu'il eût à ne pas prendre possession de sa propriété et que toutes ses dépenses lui seraient remboursées. Un meeting fut indiqué pour aviser aux moyens de réaliser la somme nécessaire, qui est de 55,000 liv. (1,375,000 fr.).

L'agitation était si grande dans le pays que la femme de M. Southwell, crut devoir faire officieusement prévenir M. Hamilton de ne pas paraître.

C'est dans le comté de Cavan qu'il y a trois mois ont commencé les troubles d'Irlande, le sang y a coulé à plusieurs reprises ; des protestants ont été assassinés. Tremblant de voir ces mêmes scènes se renouveler, les protestants se sont réunis, et ont annoncé qu'ils tiendraient un meeting le même jour, à la même heure et au même lieu que les catholiques, pour prévenir le débordement de l'empire et la chute du protestantisme.

Il y avait là un défi indirect et le présage d'une lutte sanglante entre les deux partis. Le gouvernement a interdit l'un et l'autre meeting, et il a concentré dans le comté de Cavan toutes les troupes disponibles des comtés voisins, c'est-à-dire un millier d'hommes, et tous les agens de police, afin d'occuper à l'avance et militairement le lieu désigné pour la réunion.

Journal des Villes et des Campagnes.

AUTRICHE.

—Le célèbre historiographe d'Innocent III a, comme l'on sait, été élevé par l'empereur d'Autriche au grade de conseiller-aulique, qui correspond à celui de général-major et d'historiographe de la cour. Le diplôme lui en a été remis par le prince de Metternich en personne, le jour anniversaire de sa réconciliation avec l'Eglise. Il sera spécialement chargé d'écrire l'histoire de l'empereur Ferdinand II, contemporain et adversaire de Gustave-Adolphe. Il aura donc à prendre sur lui la tâche immense de rétablir dans leur entière vérité les faits et les caractères saillants de la longue et funeste guerre de Trente-Ans, si souvent et si impudemment travestie par les écrivains protestants. Pour se mieux préparer à la glorieuse tâche qui lui est imposée, le docteur Hurter s'est rendu à Rome, où il trouvera un trésor de documents inédits de l'époque qui seront mis à sa disposition. Au moyen de ces travaux, la littérature historique d'Allemagne sortira enfin de la fable convenue pour entrer dans le domaine de la vérité. Les Allemands de nos jours apprendront enfin ce qu'a coûté à leurs ancêtres l'invasion de ce grand saint du calendrier luthérien, de ce fanatique et sanguinaire roi de Suède, dont aujourd'hui encore une association protestante a fait son patron.

M. Hurter, en emmenant de Schaffhouse sa femme et ses deux plus jeunes fils, a heureusement obtempéré aux conseils de quelques amis, et s'est soustrait à un guet-apens contre sa famille. Il s'en est fallu de peu qu'un autre Leu n'eût payé de son sang ses convictions religieuses. *Univers.*

ALGÉRIE.

—Samedi, 5 septembre, de dix à onze heures du soir, le canon a réveillé les paisibles habitants du port de Cette ; c'était M. Bugeaud qui faisait son entrée à bord du *Caméléon*. Il était parti d'Alger le 4, et les journaux de cette ville sont presque remplis des adieux qui lui ont été faits par les fonctionnaires, les officiers et les colons. Ils se sont spontanément réunis, dit le *Moniteur algérien*, pour grossir son cortège. La population s'est portée sur son passage jusqu'à l'amirauté, où l'amiral et les officiers de marine attendaient l'arrivée du maréchal. Là, M. Bugeaud a pris congé des personnes qui l'entouraient.

« Je quitte l'Algérie, a-t-il dit ; mais je laisse ses destinées en bonnes mains. — Messieurs, a-t-il ajouté, je voudrais vous embrasser tous ; je vous embrasse dans la personne du général en chef. »

En disant ces mots, il a embrassé M. de Lamoricière ; puis il est descendu dans l'embarcation qui l'attendait, et le stationnaire l'a salué de son artillerie jusqu'à ce qu'il eût mis le pied sur le *Caméléon*.

Journal des Villes et des Campagnes.

ÉTATS-UNIS.

Deux Bigames—Avant-hier, la police de New-York a mis sous les verroux deux ladies pour lesquelles le joug matrimonial paraît avoir de puissants attraits car elles sont, l'une et l'autre, en possession de deux maris. La première a nom Catherine Rebecca, et, après avoir pris pour légitime époux, il y a quatre mois seulement, le sieur Nable, elle a fait, le 10 septembre pareil honneur au sieur Charles Langdon. Les deux époux ont d'abord été tentés de se disputer à coups de poing la propriété de leur commune moitié mais après réflexion, ils ont très-judicieusement pensé qu'il n'avaient, tous les deux, rien de mieux à faire que l'abandonner à la justice.

La seconde s'appelle Marguerite, et a successivement épousé les sieurs Garrison et Danis.

Courrier des États-Unis.



IENA.

LE CRUCIFIX DU VOLTIGEUR.

Tonnerre de Brest, voltigeurs !!!...

Mais, d'un autre côté, que d'avantages lui sont dévolus en com-

pensation de ses légères tribulations ! Le cantonnier ne respire jamais la fétide atmosphère des anti-chambres du pouvoir. Si son épine dorsale est devenue légèrement courbée, ce n'est que par suite de ses travaux, et c'est à peine s'il daigne soulever sa casquette de cuir en présence du piqueur, son chef immédiat. En effet, il traite presque avec celui-ci de puissance ; et si le piqueur marche revêtu d'un pouvoir légal, le cantonnier, se tient ferme à cheval sur ses connaissances locales, qui lui assurent ainsi une espèce d'indépendance, et quelquefois même un léger soupçon de supériorité.

Car il en possède des connaissances locales ! et, quoique placé à peu près au bas de l'échelle hiérarchique dans sa partie, il pourroit peut-être l'emporter en ce point sur plusieurs de ses chefs nombreux, depuis le piqueur jusqu'au ministre des travaux publics inclusivement.

Au fait, le cantonnier ne connaît-il pas sa lieue dans toutes les dimensions ? N'en possède-t-il pas les moindres accidens, les subdivisions les plus minimales ? A-t-il besoin qu'on lui apprenne quand il faut pousser la brouette ou se servir du râtelier régulateur ? Ne sait-il pas quand il doit user d'indulgence envers une légère inégalité qui s'affaîssera d'elle-même, ou se montrer inflexible envers quelque bloc de schiste opiniâtre, contre lequel il emploiera justement tous les moyens énergiques que légitime le système de nécessité ? Enfin a-t-on jamais ouï dire qu'un cantonnier, abusant du pouvoir, ait surchargé ou dégraisé... au point de faire crier les pierres contre lui ?

D'ailleurs le cantonnier jouit entre les deux bouts de sa lieue de la plus grande extension possible. Il y règne en autocrate ; il en fait parfaitement les honneurs. Sa lieue, c'est son grand livre, son potager et sa métairie. L'herbe des fossés lui appartient il en nourrit une bique chèvre, qui donne le lait nécessaire pour nourrir le plus jeune de ses enfants. Les fers détachés des pieds des chevaux, le légume tombé de la botte du jardinier, les gros sous échappés de la poche du bon vivant en goguette ; tout cela revient de plein droit au cantonnier, et lui sert à entretenir sa cuisine, et à se procurer quelques douceurs.

De plus, le cantonnier a sous les yeux un panorama presque continu : l'immense diligence avec sa colonie de voyageurs, l'élégante chaise de poste, le roulier nomade, le régiment qui défile, l'estafette qui court, le mendiant qui se traîne, ou le flâneur qui marche sans but ; le cantonnier voit tout, connaît tout, apprécie tout, et peut admirer ou critiquer tout à son aise. Les postillons sont ses amis ; les chevaux de poste, ses vieilles connaissances. L'oiseau qui gazouille, le troupeau qui passe, la feuille qui tombe, la fleur qui s'épanouit, tout lui est connu : et pour peu qu'il voulût s'en donner la peine, il serait aussi intimement lié avec le règne animal ou général de son endroit, que l'était feu Georges Cuvier aux connaissances antédiluviennes.

Cependant, il faut bien le reconnaître, le cantonnier éprouve quelquefois dans l'intérieur de son domestique de violents chagrins. Ses enfants prennent dans la liberté des grands chemins un esprit d'indépendance extra-légal ; et souvent, après lui avoir causé mille soucis dans sa jeunesse, sa moitié, quand elle arrive sur le retour, devient aussi revêche qu'un courtisan qui s'aperçoit que le vent de la faveur ne fait plus tourner sa girouette.

Mais à part ces légers inconvénients, heureux le cantonnier philosophe qui sait apprécier son bonheur ! Là, du moins, il vit parmi les siens, et coule au milieu de ses amis des jours uniformes et paisibles. Que de fois son obscure existence dut être enviée par plus d'un infortuné voyageur arraché aux douceurs du toit paternel, et forcé d'imposer silence aux affections les plus attachantes, pour aller dans une province éloignée travailler à se procurer une aisance souvent incertaine !

Quoi qu'il en soit, le cantonnier que j'avais sous les yeux paraissait peu s'inquiéter des misères du présent, encore moins de celle de l'avenir. Il tirait avec béatitude, d'une pipe de cinq centimes, des bouffées d'un vrai tabac de caporal.

Quant à son compagnon, c'était un de ces individus à physionomie franche et ouverte qui vous reviennent au premier abord, et qui, à l'examen, ne manquent jamais de vous intéresser davantage.

Il paraissait déjà avancé en âge, et sa taille, comme celle de la plupart des Bretons ses compatriotes, était au-dessous de la moyenne ; mais ses membres robustes et l'apparente énergie de ses muscles attestaient une vieillesse encore verte et vigoureuse. Sa mise, d'ailleurs très-simple, était d'une minutieuse propreté. Un pantalon de toile blanche, une paire de guêtres et des souliers en bon état, un habit de peaux de biques et le carcan, vulgairement appelé col militaire, donnaient à cet homme une tournure qui rappelait à la fois le marin breton et le soldat. Il était assis sur un havresac